

les Inrockuptibles

An Elephant Sitting Still - Hu Bo

En marge d'une Chine victorieuse, quatre personnages confrontés au mal de vivre. Hu Bo signe, avant de se donner la mort, un premier film plein de spleen d'une beauté vertigineuse.

Si la critique est aussi un art de la mise en scène – mise en scène littéraire d'une sensibilité par rapport à un objet filmique – *An Elephant Sitting Still* complexifie ce désir d'organisation d'un goût autour d'une œuvre artistique en y ajoutant une réalité macabre. Car Hu Bo, son réalisateur chinois de 29 ans, s'est suicidé à la fin de la post-production du film. N'analyser ce premier long métrage qu'à l'aune de ce suicide semble réducteur. Faire de sa critique une oraison funèbre serait paresseux. Le charger d'une valeur testamentaire porteuse de pathos relèverait du mauvais goût. Mais on ne peut s'empêcher d'y penser dès les premières images. Aurions-nous vu le même film si son auteur n'était pas mort ? Probablement pas.

Il est d'abord important de dire qu'en dehors de tout contexte, *An Elephant Sitting Still* est en soi un film immense, d'une beauté romantique – au sens baudelairien du terme – aussi rare que fulgurante. Le film s'inspire d'une nouvelle écrite par Hu Bo en 2016. Obéissant à la règle des trois unités, il se déroule sur une journée dans une sinistre ville post-industrielle du nord de la Chine et suit quatre personnages tous confrontés, si ce n'est à la mort, au moins au désespoir de vivre.

Les liens qui les unissent forment une arborescence magnifiquement agencée. Un jeune homme doit vivre avec le souvenir du suicide que son ami a commis sous ses yeux. Ce dernier venait de découvrir que le premier le cocufiait. Mais il doit aussi se venger de la tentative d'homicide sur son petit frère perpétrée par une camarade. Le petit frère tente lui, d'échapper aux représailles et aux forces de l'ordre tout en essayant d'être aimé d'une fille qui subit, elle, la honte née de la révélation de sa liaison avec un enseignant. Enfin, un vieil homme croise la route de ces trois personnages. Il est, quant à lui, poussé en maison de retraite par ses enfants et perd son chien, égorgé devant lui par un congénère.

Le contre-point à ce mal-être existentiel généralisé tient dans une anecdote qui circule d'un personnage à l'autre et donne son titre au film. On raconte que, dans une ville voisine, vit un éléphant qui passe son temps assis dans sa cage. Rien ne le fait quitter cette position assise, ni les invectives de ses maîtres ni la nourriture que lui jettent les visiteurs. Aller voir cet éléphant stoïcien devient l'horizon du film, son salut, la promesse d'un ailleurs tant spatial que temporel et mental.

Cette vision du côté obscur de la Chine intérieure rappelle autant la récente fiction *Une pluie sans fin* de Dong Yue (2018) que le cinéma documentaire de Wang Bing. Même esthétique numérique s'appuyant sur des teintes grisâtres, même attrait pour la durée et même volonté de documenter une réalité à la marge de la Chine victorieuse. Mais contrairement à l'archéologue Wang Bing qui se plaît à pétrir des matières mortes, Hu Bo s'attache à retranscrire un spleen au plus près du présent. La force du film réside dans sa capacité à créer du présent brut. Les quatre heures de projection donnent presque l'impression de couvrir la même durée que la journée dont le film est la narration, comme si le temps du film était parvenu à compresser celui du jour sans aucune perte de définition, sans qu'aucun état émotionnel de ses personnages n'échappe à la caméra. Cet impressionnisme sentimental repose sur une maîtrise du plan-séquence qui le rapproche, cette fois, de son jeune compatriote Bi Gan, l'onirisme en moins. Car ce n'est pas l'entrée dans le rêve qui borne le film mais la mort. Plus que la déception amoureuse, le harcèlement et les rejets familiaux, l'omniprésence de la mort et des armes qui la causent (matraque, pistolet, batte de baseball) tire un trait d'union entre les différentes trajectoires du film. Mais cette mort est toujours filmée hors-champ. Elle n'est visible que sur le visage de ceux qui en sont témoins. Un tel parti pris de mise en scène crée un vertige émotionnel hallucinant au regard du contexte de réception du film. *An Elephant Sitting Still* est ce visage sur lequel se lit la mort hors-champ de son réalisateur. On peut le regarder comme on voyait un autre grand film sur le désespoir teen, *Elephant* de Gus Van Sant (2003). Sauf que le drame dont le film est l'annonce déborde cette fois de son récit.

Pourtant, sa sublime et lumineuse fin diverge de celle qu'a décidé de se donner son auteur. Déclinaison cinématographique des *Fleurs du mal*, *An Elephant Sitting Still* est le chef-d'œuvre d'un jeune homme qui n'a pas su vivre avec le réel, qui a fait de cette douleur un film et qui y a mis ce qu'il lui restait d'optimisme.

An Elephant Sitting Still de Hu Bo (Chine, 2018, 3 h 50)

Bruneau Deruisseau

CAHIERS DU CINEMA

Depuis son apparition au festival de Berlin en février 2018, cet aérolithe chinois a fait le tour des festivals, ses qualités incontestables s'alliant à une aura triste – le réalisateur de 29 ans s'est suicidé peu après avoir terminé la post-production – pour faire de ce premier et dernier long métrage de Hu Bo un phénomène auquel personne ne s'attendait. Il faut dire qu'à première vue *An Elephant Sitting Still* a de quoi faire peur : la durée de presque quatre heures découragera les paresseux et les pressés, l'influence revendiquée de Béla Tarr calmera les récalcitrants à la grandiloquence du maître hongrois, tandis qu'un pessimisme noir comme le mazout risque de repousser ceux qui s'obstinent à trouver une lueur d'espoir dans notre époque. Ajoutons que le dispositif narratif se compose de déambulations sur 24 heures de quatre personnages réunis en bout de course par hasard et le meilleur rappelant les tics d'un cinéma choral à gros sabots, tous ces éléments en place pour faire passer un long moment désagréable. Et pourtant, l'alchimiste Hu Bo transforme ce qu'on a tendance à fuir dans le cinéma contemporain en une œuvre vitale, habitée par un dynamisme irrépressible et un sens du romanesque qui ne laissent ni le temps ni la place au doute.

An Elephant Sitting Still parle de quatre personnages acculés : un jeune ayant accidentellement tué caïd lycéen ; le grand frère du caïd, lancé malgré lui à la poursuite du tueur et lui-même responsable du suicide d'un ami ; un vieil homme dont la famille souhaite se débarrasser en le rangeant dans une maison de retraite. Le foisonnement de péripéties et de coïncidences par lesquelles Hu Bo croise ces quatre destins dans une ville morose du nord de la Chine le rapproche de l'art narratif des grands romanciers européens du 19^{ème} siècle. Cet air de famille avec un Charles Dickens ne se limite pas au récit, mais à la manière : l'une des particularités du film est que sa caméra flottant sur un steadicam n'adopte jamais le point de vue d'un personnage, mais privilégie le regard toujours extérieur, toujours en mouvement, d'un narrateur omniscient qui cherche à chaque instant l'angle juste mais ne démord jamais de sa vision du monde. Paradoxalement la force de « éléphant se terrant tranquille » est de ne jamais se tenir tranquille – à part deux brèves scènes de restaurant, ceci est un film marché, arpenté, couru, pour les personnages comme pour la caméra, et donc pour le spectateur, happé par le mouvement et plongé dans le monde tel que Hu Bo le voyait. Cette vision est portée par une unité visuelle impressionnante, parfois étouffante, dont les gris-bleus laissent le souvenir erroné d'un film en noir et blanc, ainsi qu'une insistance sur les visages, souvent cadrés en avant-plan, laissant des événements dramatiques comme un suicide ou un meurtre dans le flou ou le hors-champs. S'ils sont sans cesse en mouvement, les personnages bougent lentement, comme engourdis par le froid de leur ville et la cruauté de leurs congénères. Collant de si près au ressenti des protagonistes sans jamais nous mettre à leur place. *An Elephant Sitting Still* atteint une portée universelle : la ville n'est pas nommée, la corruption visée n'est pas celle du capitalisme chinois déguisé en communisme mais des âmes. Ainsi Hu Bo délaisse la sociologie pour la métaphysique, ce qui ne rend que plus noir le constat.

Et pourtant. Cette lueur d'espoir que certains s'entêtent à chercher brille tout de même quelque part au bout du film, dans la nuit, pas loin de la ville où siège un éléphant mythique, indifférent au bruit et à la fureur qui l'entourent. Mais à ce trait un peu forcé, on préférera le geste infatigable de Hu Bo, cette manière tenace qui se confond avec le parcours de personnages épuisés, désespérés mais toujours debout. Il serait hypocrite de prétendre que le suicide de l'auteur n'influe pas sur l'appréciation du film : connaissant son destin, on prend son désespoir au sérieux. Mais voilà l'étrange paradoxe de *An Elephant Sitting Still* et peut-être ce qui explique son succès : de ce désespoir, Hu Bo a réussi à tirer quelque chose de vivant, de vif, un film qui ne ressemble qu'à lui. Sous ce désespoir, ça bouge, ça lutte, ça persiste.

Nicholas Elliott



Hu Bo, sidération d'outre-tombe

Monument spleenétique, le film se déroule en une seule journée dans une ville minière du nord de la Chine touchée par la crise.

[...]

Hu Bo, sur lequel pleuvent les éloges de pairs et pères prestigieux (Gus Van Sant, Hou Hsiao-hsien, Wang Bing ou Béla Tarr), a emporté la médaille du meilleur film aux Golden Horse Awards, équivalent sinophone des oscars.

[...]

An Elephant Sitting Still apparaît ainsi comme l'un des plus intensément tristes des beaux films à tous ceux qui le découvrent depuis un an dans les festivals et s'en trouvent marqués d'une empreinte d'autant plus cuisante que les promesses s'y énoncent à titre posthume, que s'y confondent le commencement et la fin, le manifeste et le testament. Mais le film pourrait aussi bien se passer de la biographie funeste de son auteur pour s'imposer calmement au regard en monument spleenétique : une œuvre-monde qui sonde les paramètres existentiels du mal de vivre plutôt que de s'y abîmer, à la fois ample roman social dressant le tableau circonstancié d'un réseau de désastres locaux et chant de désarroi quasi cosmique - un pied chez Zola, l'autre chez Nerval.

[...]

Elève de Béla Tarr, le jeune cinéaste chinois a hérité de quelques éléments de langage du maître hongrois : pachyderme allégorique évoquant la baleine des *Harmonies Werckmeister*, art somnambule du vertige en plan-séquence, propension à s'enfoncer avec tout le pessimisme disponible sur le marché au plus profond de la désespérance contemporaine pour en faire pourtant jaillir beauté en combustion, noblesse et vitalisme hors du temps.

[...]

Par le corps à corps que livre sans relâche sa caméra à ses personnages et ses situations, par les multiples décrochages de point de vue opérés d'une solitude à l'autre dans le flux dolent d'un même plan, et par la sensualité sensible du flou opalescent que filtre le triste environnement urbain alentour au point d'en sublimer l'hiver livide, le cinéaste semble moins vouloir précipiter ce monde de douleurs dans un trou noir de nihilisme que se tenir au plus près, en dénuder les intériorités meurtries et les acheminer hagardes mais vivantes de l'autre côté du crépuscule. Dans cette nuit de mythes et chimères, qui barrissent aux obstinés des promesses que la vie ne sait plus tenir.

Julien Gester



En Chine, ceux qui saignent prendront le train

« An Elephant Sitting Still » restera le seul film du Chinois Hu Bo, décédé peu après. Un chef-d'œuvre inégalé

[...]

Le film se déroule en une journée. Il dure quatre heures. On ne le sent pas passer. Très vite, l'impression gagne d'assister à une œuvre majeure, profonde, unique. Les chefs-d'œuvre se méritent. Ils exigent d'oublier les « gilets jaunes », le prélèvement à la source, les résultats du Loto. On est face à quelque chose de grand, d'inoubliable, de dostoïevskien. La fatalité pèse sur ces âmes errantes à la façon dont le ciel plombé écrase les heures. Le soir, un train va quitter la gare. Chacun rêve de prendre le train. Cela s'appelle l'espoir. Tant pis si un escroc vous vend un faux billet et refuse de vous rembourser.

[...]

Hu Bo touche avec ses images les sommets qu'atteint la meilleure littérature. Cet univers moite, étouffant, ces ombres perdues dans la brume et la mélancolie, collent à la peau. Le mal est ici comme chez lui. Il n'a pas besoin de majuscule. La violence est bête, banale, normale. Nul n'y fait plus attention. Chantages, rackets appartiennent au quotidien. Il n'y a plus de place pour la tendresse, l'humanité.

Le metteur en scène, visiblement, n'avait plus confiance en la vie. Il croyait au cinéma. Il a eu raison. *An Elephant Sitting Still* constitue la plus belle des épitaphes. On ne reverra plus jamais ça. Certains de ces désenchantés, quand même, réussiront à fuir. Iront-ils jusqu'au bout ? Mystère, mais, en attendant, les passagers d'un autocar jouent au football la nuit dans la lumière des phares. En fond sonore, on entend un barrissement. C'est encore loin, Manzhouli ?

Eric Neuhoff

